

## ACTE TROISIÈME

Une forêt : d'un côté la chapelle de Notre-Dame-des-Bois, dont le portail rustique s'avance, élevé de quelques degrés ; de l'autre, un banc au pied d'un arbre. — Au lever du rideau, le tableau animé d'une fête au village : on danse en rond sur le devant de la scène.

## SCÈNE I

MARCEL, RICHARD, DIDIER, MARTHE,  
PAYSANS, SOLDATS, MARCHANDS, etc.

MARCEL, *chantant.*

Quel plaisir !... Jusqu'à demain  
Sautons au bruit du tambourin :  
Pour étourdir le chagrin,  
Fillettes,  
Musettes,

Répétez mon refrain !

A la gaieté ce beau jour nous convie :  
L'esprit libre et le cœur content,  
Demandons tous bonheur et longue vie  
Pour le roi que nous aimons tant.

MARTHE, *qui s'approche de Marcel.*

Va-t-il mieux ?

MARCEL

Je le crois ; mais qui le sait ? personne.

MARTHE

Qu'un roi traîne longtemps, Marcel !

MARCEL

La place est bonne ;

On y tient tant qu'on peut.

RICHARD

La santé vaut de l'or :

Et la sienne, dit-on, coûte cher au trésor.

DIDIER

Témoin les collecteurs dont nous sommes la proie.

MARCEL

Oui ; des impôts sur tout, même sur notre joie !  
J'aime à me divertir, mais doit-on m'y forcer ?

MARTHE

Quand on danse pour soi, c'est plaisir de danser  
Mais pour autrui !

DIDIER

Par ordre !

RICHARD

Et quand la peur vous glace,

La corvée est moins rude.

MARCEL

On peut venir : en place

(*Chantant.*)

Quel plaisir !... Jusqu'à demain  
Sautons au bruit du tambourin :  
Pour étourdir le chagrin,

Fillettes,

Musettes,

Répétez mon refrain !

Lorsqu'à bien rire ici l'on vous invite,

Que nos seigneurs sont indulgents !

Chantons en chœur ce bon Tristan l'Ermite,

Qui fait danser les pauvres gens.

DIDIER, *à Marcel.*

Voici maître Olivier !

MARCEL, *chantant.*

Quel plaisir !... Jusqu'à demain  
Sautons au bruit du tambourin :  
Pour étourdir le chagrin,

Fillettes,

Musettes,

Répétez mon refrain !

## SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER

OLIVIER

Bien ! mes amis, courage !

C'est signe de bonheur quand on chante au village !

MARCEL

Vous voyez, monseigneur, si nous sommes joyeux.

OLIVIER

Je venais ici même en juger par mes yeux.  
J'aime le peuple, moi.

MARCEL  
Grand merci !

OLIVIER

Je l'estime.

MARCEL, *bas à Marthe.*

Il en était.

MARTHE

Tais-toi.

OLIVIER

Que la fête s'anime :

Allons ! riez, dansez ! le roi le veut ainsi.  
Il fait de vos plaisirs son unique souci.

MARTHE

Au frais, sous la feuillée, on s'est mis en cadence ;  
Nous n'avions garde au moins de manquer à la [danse.

Vu que le grand prévôt nous a fait avertir  
D'avoir, midi sonnant, à nous bien divertir.

RICHARD

Et sous peine sévère !

MARCEL

Il n'admet pas d'excuse,

Le bon seigneur Tristan, quand il veut qu'on s'amuse. [sc.

Aussi vous concevez qu'on est venu gaiement,  
Et nous nous amusons de premier mouvement

OLIVIER

C'est bien fait.

MARTHE

De tout cœur.

OLIVIER

Je vous en félicite.

Il se peut que le roi de ce beau jour profite.

DIDIER

Le roi !

OLIVIER

Qu'il vienne ici.

MARCEL

Parmi nous ?

OLIVIER

Oui vraiment.

Qu'as-tu donc ?

MARCEL

C'est la joie et... le saisissement.

Le roi !

OLIVIER

Que direz-vous à cet excellent maître ?  
Vous allez lui parler, mais sans le reconnaître.

MARCEL

Je ne l'ai jamais vu qu'à travers les barreaux,  
Un soir que nous dansions, là-bas, sous les créneaux.  
Quand je dis : Je l'ai vu, j'explique mal la chose :  
J'ai voulu regarder : mais un roi vous impose.

OLIVIER

Avais-tu peur ?

MARCEL

Moi, peur ! non ; mais en y pensant,  
J'avais comme un respect qui me glaçait le sang.  
Richard, tu vas parler.

RICHARD, *à Didier.*

Toi !

MARTHE

J'en fais mon affaire.

Moi, si l'on veut.

OLIVIER

Vous tous. Il faudra le distraire,  
Lui réjouir le cœur par quelque vieux refrain,  
Par quelque bon propos.

MARCEL

Il a donc du chagrin ?

OLIVIER

Non pas ! lui répéter qu'il se porte à merveille.

MARTHE

I va donc mal ?

OLIVIER

Eh non ! lui conter à l'oreille  
Tout ce que vous pensez.

MARCEL

Comment, tout ?

OLIVIER

Pourquoi non ?

MARCEL  
Bien ? moi je me plaindrai des gens de sa maison.

MARTHE  
Moi, de ses Ecossois.

DIDIER  
Moi, de la vénerie.

RICHARD

Moi de la taille.

UN PAYSAN

Et moi...

OLIVIER

Halte-là, je vous prie :  
D'où vous vient cette audace ?

MARCEL

Excusez, monseigneur.

Nous pensons...

OLIVIER

Vous pensez qu'il fait votre bonheur.

MARCEL

C'est vrai.

OLIVIER

Que vous l'aimez.

MARCEL

C'est juste.

OLIVIER

Comme un père.

MARCEL

Sans doute.

OLIVIER

Il m'est prouvé par cet aveu sincère,  
Que vous pensez ainsi ?

MARCEL

D'accord.

MARTHE

Pas autrement.

OLIVIER

Eh bien ! dites-le donc, et parlez franchement.

MARCEL

Sans détour.

OLIVIER

Le voilà qui sort de l'ermitage.

MARCEL

Ah ! ce vieillard si pâle !

OLIVIER

Il a très bon visage.

MARCEL

Oui, monseigneur.

OLIVIER

Chantez !

MARCEL, *d'une voix éteinte.*

Quel plaisir !... Jusqu'à demain.

Sautons...

OLIVIER, *avec colère.*

Ferme ! soutiens ta voix,

De la gaité, morbleu !... Chantez tous à la fois.

MARCEL, et LE CŒUR.

Quel plaisir !... Jusqu'à demain

Sautons au bruit du tambourin

Pour étourdir le chagrin,

Fillettes,

Musettes,

Répétez mon refrain !

### SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS ; QUELQUES ECOSSAIS,  
*qui restent dans le fond.*

*(Pendant cette scène et les suivantes, Tristan paraît de temps à autre, comme pour veiller sur le roi.)*

LOUIS, *qui arrive à pas lents, et tombe épuisé sur le banc.*

Le soleil m'éblouit, et sa chaleur m'opresse :  
L'air était moins pesant, plus pur dans ma jeunesse ;  
Les climats ont changé.

OLIVIER, *lui montrant les paysans.*

Mélez-vous à leurs jeux :

Vous êtes inconnu ; parlez-leur.

LOUIS

Tu le veux ?

OLIVIER, *aux paysans.*

Ce seigneur de la cour a deux mots à vous dire ;  
Venez.

LOUIS, *à Marthe.*

Vous la fermière.

MARTHE

A vos ordres, messire.

LOUIS

Comment faites-vous donc pour vous porter si bien ?

MARTHE

Comment ?

LOUIS

Dites-le-moi.

MARTHE

Pour cela fait-on rien ?

Travail, bon appétit, et bonne conscience,  
 Sommeil à l'avenant, voilà notre science  
 Pour avoir l'âme en paix et le corps en santé,  
 L'année arrive au bout et l'on s'est bien porté.

LOUIS

Quoi ! jamais de chagrins ?

MARTHE

Bonne humeur vaut richesse,

Et qui souffre gaiement a de moins la tristesse.  
 Le sort d'un moins heureux me console du mien :  
 J'en vois qui sont si mal, que je me trouve bien.

MARCEL

Maillard, notre cousin, doit un an sur sa ferme :  
 Donc je bénis le ciel, moi qui ne dois qu'un terme.

LOUIS, à Olivier.

Ces misérables-là font du bonheur de tout !

OLIVIER, au roi.

Bonheur qui sent le peuple

MARTHE

Il est de notre goût ;

Qui nous dit qu'un plus grand nous plairait davan-  
 [tage ?

OLIVIER, qui fait signe à Marthe.

Mais chacun dans ce monde a ses maux en partage.  
 Vous aussi.

LOUIS

Répondez : n'avez-vous pas vos maux ?

Partant, des médecins ?

MARCEL

Oui-da ! pour nos troupeaux ;

Mais pour nous, que non pas ! Au jour de l'échéance  
 Force est bien, malgré soi, d'acquitter sa créance.  
 Quel homme avec la mort a gagné son procès ?

LOUIS, se levant.

Tu ne la crains donc pas, la mort ?

MARCEL

Si j'y pensais,

J'aurais peur comme un autre, encor plus, j'ima-  
 [gine ;

Mais pourquoi donc penser à ce qui vous chagrine ?

Pour peu que le curé nous en parle au sermon,

Moi, je pense vignoble et je rêve moisson ;

Ou je me dis tout bas ceci qui me console ;

Notre petit Marcel est beau que j'en raffole.

Tous les ans il grandit : moi, mon temps : lui, le sien.

Amassons pour qu'un jour il ne manque de rien :

Que l'enfant nous regrette. Aussi bien, quoi qu'on

[fasse,

Il faut que tôt ou tard votre fils vous remplace.

LOUIS

Mais le plus tard possible.

MARCEL

Ah ! c'est mieux.

OLIVIER

Ignorant !

MARCEL

J'ai tort.

OLIVIER

Des médecins le savoir est si grand !

MARCEL

Je parle du barbier de notre voisinage,

Et l'on sait ce que c'est qu'un barbier de village.

LOUIS, qui frappe sur l'épaule d'Olivier en riant.

Par Dieu ! voici quelqu'un qui le sait mieux que toi,

Tout ministre qu'il est.

OLIVIER, à Marcel.

Pourquoi ris-tu ?

MARCEL

Qui, moi ?

Ce seigneur dit un mot qui me semble agréable :

J'en ris.

LOUIS

Vous l'appellez maître Olivier-le-Diable ;

Convien-en.

MARCEL, vivement.

Non.

LOUIS  
Si fait.

MARCEL  
Non.

LOUIS  
Je le sais,

MARCEL  
Non pas !

MARTHE  
Quand on médit des grands, on a beau parler bas,  
Tout ce qu'on dit sur eux leur revient à l'oreille.  
Et l'on pleure le jour d'avoir ri la veille.

OLIVIER, à *Marthe*.  
Pourtant si quelqu'un d'eux disait du mal du roi,  
Vous le dénonceriez ?

MARCEL  
C'est bien chanceux...

LOUIS

Pourquoi ?

MARCEL  
L'argent qu'on gagne ainsi vous porte préjudice.

OLIVIER

Rêves-tu ?

MARCEL  
Vos moutons meurent par maléficé ;  
Vos blés séchent sur pied. Tenez, l'autre matin,  
Le fermier du couvent dénonça son voisin ;  
La grêle à ses vergers fit payer sa sottise ;  
Tout périt, et pourtant c'était du bien d'église.

OLIVIER

Maitre fou !

MARCEL  
Je l'ai vu : demandez à Richard.

RICHARD

C'est sûr.

LOUIS, *sévèrement*.  
Dieu l'a puni d'avoir parlé trop tard.

MARCEL  
Je vous crois ; après tout, Dieu veuille avoir son

[âme !  
Que vous sert votre argent si l'enfer vous réclame ?  
Aussi mon cœur s'en va quand je vois sur le soir  
Le convoi d'un défunt, les cierges, le drap noir,

Et l'office des morts avec les chants funèbres.  
Je me dis : Les démons sont là, dans les ténèbres ;  
Ils vont le prendre, et l'or, qu'il aimait à compter,  
Des griffes de Satan ne peut le racheter.

LOUIS

Je me sens mal.

OLIVIER, à *Marcel*.  
Poltron !

MARCEL

J'en conviens, je frissonne ;  
Pourtant, j'ai bon espoir : je n'ai tué personne.  
LOUIS, *avec violence*.

Va-t'en !

MARCEL

Je l'ai fâché, mais si je sais comment...

OLIVIER

Rustre !

LOUIS, à *lui-même*.

La mort, l'enfer, un éternel tourment !  
Notre-Dame d'Embrun, soyez-moi secourable !  
(A *Marcel*.)  
Va-t'en...

(*Lui secouant le bras.*)

Non, viens, réponds : qui t'a dit, miséra-  
De me parler ainsi ? [ble,

MARCEL, *tombant à genoux*.

Personne.

LOUIS

On t'a payé.

Qui l'a fait ?

MARCEL

Si c'est vrai, que je sois foudroyé !

MARTHE

Allez, méchant propos chez lui n'est pas malice,  
C'est candeur.

MARCEL

C'est bêtise ; elle me rend justice.  
Demandez-leur à tous, je suis connu.

LOUIS

J'ai ri ;

Bien te prend d'être un sot.

(A *Marthe*.)

C'est donc là ton mari ?

MARTHE

Brave homme, au demeurant, et que j'aime.

LOUIS

Eh bien ! passe

Je lui pardonnerai ; mais ne lui fais pas grâce,  
Nomme tes amoureux.

MARTHE

Chez nous rien de pareil !

LOUIS

Avec ces traits piquants, ces yeux, ce teint vermeil  
Quoi ! pas un ? réfléchis, car cela te regarde.

MARCEL

Marthe, nomme-les tous : je n'y prendrai pas garde.

MARTHE, *en souriant.*

Je n'en ai qu'un.

LOUIS

Et c'est ?

MARTHE

Vous.

LOUIS, *la prenant à bras-le-corps.*

Vraiment !

MARTHE

Finissez.

LOUIS

Que crains-tu d'un vieillard ?

MARTHE

Pas si vieux !

LOUIS

Mais assez

Pour se fier à lui.

MARTHE

Je ne m'y fierais guère ;

Vous avez l'œil vif.

OLIVIER, *bas, à Marthe.*

Bien !

MARTHE

L'air d'un joyeux compère.

LOUIS

Oui-da ?

MARTHE

Fille avec vous pourrait courir gros jeu.

OLIVIER, *de même à Marthe.*

A merveille.

LOUIS

Tu crois ?

MARTHE

Et si je forme un vœu,

C'est que, vous ressemblant d'humeur et de visage,  
Le roi qui se fait vieux porte aussi bien son âge

LOUIS

D'où vient ?

MARTHE

Nous et nos fils nous aurions du bon temps,  
Car vous êtes robuste, et vous vivrez cent ans.

LOUIS

Cent ans ! Tu l'aimes donc, le roi ?

MARTHE, *à qui Olivier glisse dans la main une*  
*bourse qu'elle montre par derrière aux autres paysans.*

Quelle demande !

Ne l'aimons-nous pas tous ?

UN PAYSAN

Oui, tous.

MARTHE

La France est grande,

Et chacun, comme nous, y bénit sa bonté.

LOUIS, *attendri.*

Tu l'entends ?

OLIVIER

Et par eux vous n'êtes pas flatté !

LOUIS, *à Marthe.*

Pâque-Dieu ! mon enfant, c'est le roi qui t'embrasse

MARTHE

Le roi !

LES PAYSANS

Vive le roi !

MARCEL

Lui, son fils et sa race,

A toute éternité !

LOUIS

Braves gens que voilà !

Leurs vœux me vont au cœur.

OLIVIER

C'est qu'ils partent de là.

LOUIS

Pour la France et pour moi je vous en remercie.

(A Marthe.)

Ah ! je vivrai cent ans ! Eh bien ta prophétie  
Te vaudra des joyaux : prends ceci, prends encore

(Aux paysans.)

Allez vous réjouir avec ces écus d'or ;  
Buvez à mes cent ans.

MARCEL

Et plutôt dix fois qu'un  
Je veux à tous venants montrer notre fortune  
La compter devant eux.

MARTHE

Et je leur dirai, moi  
Que j'ai reçu, de plus, deux gros baisers du roi

#### SCÈNE IV

LOUIS, OLIVIER

LOUIS, avec émotion.

Il est doux d'être aimé !

OLIVIER

C'est vrai.

LOUIS

Je suis robuste

OLIVIER

Et ces femmes du peuple ont souvent prédit jus-

LOUIS

Tu ris ?

OLIVIER

Non pas.

LOUIS

Cent ans ! m'el flatter ; j'aurais tant  
Pourtant mon astrologue avec elle est d'accord

OLIVIER

Se peut-il ?

LOUIS

Chose étrange !

OLIVIER

Et pour moi décisive  
De plus, c'est au moment où le saint homme arrive

LOUIS

Comme envoyé du ciel !

OLIVIER

Sire, je la croirais.

LOUIS

Oh ! non... mais c'est possible, à cinq ou six ans  
[près ;

Et fusse-je un cadavre usé par la souffrance,  
Vivant, je voudrais voir ces tyrans de la France,  
Ces vassaux souverains, réduits à leurs fleurons  
De ducs sans apanage et d'impuissants barons,  
N'offrir de leur grandeur que le noble fantôme ;  
Je voudrais voir leurs fiefs, démembrés du royaume,  
S'y joindre, et ne former sous une même loi  
Qu'un corps où tout fût peuple, oui tout... excepté  
[moi.

OLIVIER

Plût au ciel !

LOUIS

Mon cousin m'a fait plus d'une injure ;  
Qu'un bon cercueil de plomb m'en réponde, et je  
[jure

Que les ducs bourguignons, mes sujets bien-aimés,  
Seront dans son linceul pour jamais renfermés ;  
Et qu'avec eux jamais mon royal héritage  
N'aura maille à partir pour la foi ni l'hommage.  
Mais il vit ; parlons bas. Ce comte de Réthel,  
Cet homme incorruptible, ou qu'on a jugé tel,  
On l'entoure, on l'amuse, il n'a pas vu Marie ?

OLIVIER, lui montrant la chapelle ouverte.  
Elle est là.

LOUIS

Je la vois.

OLIVIER

C'est pour vous qu'elle prie.

LOUIS

Avec cette ferveur et ce recueillement ?  
Mon royaume, Olivier, que c'est pour un amant !

OLIVIER

L'enjeu, si je le gagne, est difficile à prendre ;  
Vos ennemis vaincus sont là pour me l'apprendre.

LOUIS, regardant toujours du côté de la chapelle.  
Secret de jeune fille est parfois important ;  
Je connaîtrai le sien ; qu'elle vienne !

OLIVIER, *qui fait un pas pour sortir.*  
A l'instant.

LOUIS

Prends soin que rien ne manque à la cérémonie

OLIVIER

La cour au monastère est déjà réunie,  
Et doit se rendre ici quand votre majesté  
Devant l'homme de Dieu va jurer le traité.

LOUIS

Je veux qu'il sache bien, pour prolonger ma vie  
Que maintenir la paix est ma pieuse envie,  
Que je commande en maître à mes ressentiments

OLIVIER

Les reliques des saints recevront vos serments

LOUIS, *plus bas.*

Non ; la châsse d'argent suffit sans les reliques

OLIVIER

J'y pensais.

LOUIS

Ce scrupule, aisément tu l'expliques.  
Connaissant mon cousin, j'ai droit de soupçonner  
Qu'un faux serment de lui pourrait les profaner  
*(On entend retentir les cris de Vive le Dauphin!)*  
Quel bruit !

OLIVIER

Dans le hameau c'est le dauphin qui passe  
Ce peuple qui vous aime...

*(Les mêmes cris se répètent.)*

LOUIS

Encor ! ce bruit me lasse  
Ils aiment tout le monde : à quoi bon ces transports  
Le dauphin ! qu'on attende : il n'est pas roi. Va  
Il vient. *(sors)*

*(Olivier entre dans la chapelle.)*

## SCÈNE V

LOUIS, LE DAUPHIN

LOUIS

Qu'avez-vous donc ? vous pleurez de tendresse

LE DAUPHIN

Pour la première fois je goûte cette ivresse.  
Qui n'en serait ému ? Partout sur mon chemin,  
Partout les mêmes cris !

LOUIS

Vous partirez demain.

LE DAUPHIN

Si tôt !

LOUIS

C'est un poison, prince que la louange.  
Un jeune orgueil qu'on flatte, aisément prend le  
On se croit quelque chose, on n'est rien. [change,

LE DAUPHIN

Je le sais.

LOUIS

Beau sujet d'être heureux : des cris quand vous [passez !

Le peuple, en ramassant un écu qu'on lui jette,  
Fatigue de ses cris quiconque les achète.  
Jugez mieux de l'accueil qu'on vous a fait ici ;  
J'ai parlé, j'ai payé pour qu'il en fût ainsi.

LE DAUPHIN

Quoi ! sire, cette joie était donc commandée ?

LOUIS

Par moi.

LE DAUPHIN

Mon cœur se serre à cette triste idée.

LOUIS

Que la leçon vous serve : afin d'en profiter,  
Sous les créneaux d'Amboise allez la méditer.

LE DAUPHIN

Qu'ai-je donc fait ?

LOUIS

Vous ? rien ; et qu'oseriez-vous faire ?

Que pouvez-vous ?

LE DAUPHIN

Hélas ! pas même vous complaire.  
C'est mon unique espoir ; c'est mon vœu le plus  
Mais... [doux ;

LOUIS

Parlez !



LE DAUPHIN

Je ne puis.

LOUIS

Pourquoi trembler ?

LE DAUPHIN

Moi ?

LOUIS

Vous.

LE DAUPHIN

Du moins quand d'un vassal l'envoyé vous offense  
Je ne tremble pas.

LOUIS

Non ; mais prendre ma défense  
La prendre sans mon ordre est aussi m'offense.

LE DAUPHIN

Dieu ! j'ai cru que vos bras s'ouvriraient pour moi

[pressé]

Que j'en allais sentir l'étreinte paternelle.

LOUIS

Vision !

LE DAUPHIN

Qu'à ce prix la mort m'eût semblé belle  
Si vous m'aimiez...

LOUIS

Ainsi je ne vous aime pas

LE DAUPHIN

Pardonnez !

LOUIS

Je vous hais... Les enfants sont ingrats  
Je suis un homme dur ?

LE DAUPHIN

Sire !...

LOUIS

Presque barbare ?

Voilà comme on vous parle et comme on vous

[égare]

LE DAUPHIN

Jamais.

LOUIS

En s'y risquant on met sa vie au jeu  
On l'ose cependant.

LE DAUPHIN

Jamais.

LOUIS

Qui donc ? Beaujeu ?  
Votre oncle d'Orléans ? d'autres que je soupçonne !

*(Avec bonhomie.)*

Charles, mon fils, sois franc : sans dénoncer per-  
[sonne]

Nomme-les moi tout bas ; je ne veux pas punir,  
Je veux savoir.

LE DAUPHIN

Mon oncle aime à m'entretenir.

LOUIS

Il te dit !...

LE DAUPHIN

Que la France un jour m'aura pour maître :  
Que m'en faire, chérir est mon devoir.

LOUIS, à part.

Le traître !

*(Haut.)*

Et ne vous dit-il pas qu'affaibli par mes maux,  
Je dois, oui... qu'avant peu je... s'il le dit, c'est

[faux...]

Qu'enfin vous n'avez plus qu'à ceindre un diadème  
Qui dans vos jeunes mains va tomber de soi-même ?

LE DAUPHIN

Dieu !

LOUIS

C'est faux : mon fardeau me fait-il chanceler ?  
Le poids d'un diadème est loin de m'accabler.  
Deux, trois autres encor, devenant ma conquête,  
Ne m'accablent pas, et sur ma vieille tête  
Accumulés tous trois lui seraient moins pesants  
Qu'une toque d'azur pour ce front de seize ans.

LE DAUPHIN

Ah ! vivez : c'est mon vœu quand j'ouvre la pau-  
[rière ;]

En refermant les yeux, le soir, c'est ma prière.  
Quand je vois sur vos traits refléurir la santé,  
Tout bas je bénis Dieu de m'avoir écouté.

Vivez : sous votre loi que la France prospère ;  
Je le demande au ciel ; qu'il m'exauce. Ah ! mon

[père,

Pour ajouter aux jours qui vous sont réservés,  
S'il faut encor les miens, qu'il les prenne, et vivez !

LOUIS, *en retirant sa main que le dauphin veut baiser.*  
Non, non, je serais faible, et je ne veux pas l'être.  
Allez.

*(Le dauphin, qui a fait un pas pour sortir, revient et baise la main du roi en la mouillant de pleurs.)*

LOUIS, *ému.*

C'est un bon fils !... qui me trompe peut-être.

## SCÈNE VI

LOUIS, *sur le devant de la scène ; LE DAUPHIN*

MARIE.

LE DAUPHIN, *bas à Marie, qui sort de la chapelle.*  
Adieu ! pensez à moi !

MARIE

Vous partez, monseigneur

LE DAUPHIN

Demain.

*(Il lui baise la main.)*

Vous voulez bien, vous !

## SCÈNE VII

MARIE, LOUIS

LOUIS, *tandis que Marie fait un signe de pitié au dauphin, qui sort.*

Il est plein d'honneur

Je l'étais, et pourtant...

MARIE

Pardon, sire !

LOUIS, *à part.*

Ah ! c'est elle

*(Haut.)*

Approche, mon enfant ; comme te voilà belle !

MARIE

Chacun vient en parure à la fête du lieu.

LOUIS

C'est agir saintement que se parer pour Dieu

MARIE

Je l'ai fait.

LOUIS

Pour Dieu seul ?

MARIE

Pour qui donc ?

LOUIS

Je l'ignore.

A quelqu'un en secret tu voudrais plaire encore ;  
Pourquoi pas ?

MARIE

A vous, sire.

LOUIS

A moi ! je t'en sais gré ;

Mais supposons qu'ici par ta grâce attiré,  
Quelque autre que ton roi...

MARIE

Comment ?

LOUIS

Je le suppose.

MARIE

Je ne vous comprends pas.

LOUIS

Non ? parlons d'autre chose :

J'ai tort de supposer.

*(Il s'assied au pied de l'arbre.)*

Viens t'asseoir près de moi ;

Là, bien ; ne rougis pas : ton malade avec toi,  
Pour oublier ses maux, sans te fâcher peut rire,  
Et tu sais qu'un vieillard a le droit de tout dire.

MARIE

Un monarque surtout.

LOUIS

On me fait bien méchant.

Je suis bon homme au fond ; j'eus toujours du pen-  
A prendre le parti des filles de ton âge : [chant  
Aussi plus d'un hymen fut mon royal ouvrage.

MARIE

Vous êtes un grand roi.

LOUIS

Les jeunes mariés

Quelquefois me l'ont dit : j'en conviens.

MARIE

Vous riez.

LOUIS

Je songeais à t'offrir l'appui de la couronne.  
Nous aurions réussi, mais tu n'aimes personne.

MARIE

Moi, sire !

LOUIS

Je le sais.

MARIE

Pourtant vous m'accusiez.

LOUIS

Je me trompais.

MARIE

Enfin, ce que nous supposiez,  
Qu'est-ce donc ?

LOUIS

Sans détour faut-il que je te parle ?  
Je pensais, faussement, qu'à la cour du duc Charles  
Ton cœur... à dix-huit ans, quoi de plus naturel !  
S'était laissé toucher aux vœux d'un damoiseau.  
Brave, de haut lignage et d'antique noblesse.  
Oh ! j'avais, mon enfant, bien placé ta tendresse !

MARIE, *vivement.*

Poursuivez !

LOUIS

Ce récit te semble intéressant ?

MARIE

Comme un conte !

LOUIS

En effet, c'en est un. Quoique absent  
Ton chevalier de loin occupait ta pensée,  
Et, lui jaloux de voir sa belle fiancée,  
En ambassade...

MARIE, *à part.*

O ciel !

LOUIS

Arrivé d'aujourd'hui,

Il venait de mes soins me demander l'appui  
Pour conclure...

MARIE

Un traité ?

LOUIS

Non pas : un mariage.

MARIE

Et vous ?...

LOUIS

J'y consentais ; mais c'est faux ; quel dommage !

MARIE

Quoi, sire, vous savez...

LOUIS

Moi, rien !

MARIE

Grand Dieu ! comment ?

Par qui donc ?

LOUIS

C'est un conte, et tu n'as point d'amant,  
Non, parlons d'autre chose.

MARIE

Excusez un mystère

Que j'ai dû respecter.

LOUIS

Ah ! tu n'es pas sincère,  
Tu te caches de moi, je me vengerai !

MARIE, *effrayée.*

Vous !

Grâce ! pitié pour lui ! je tombe à vos genoux !  
Qui l'a trahi ? ?

LOUIS, *qui lui prend les mains en riant, tandis qu'elle  
est à ses pieds.*

Le traître est ton père lui-même,

MARIE

Il vous a dit ?...

LOUIS

Le nom du coupable qui t'aime.

MARIE

Il l'a nommé ?

LOUIS

Mai oui.

MARIE

Vous épargnez ses jours !

Vous pardonnez...

LOUIS

Sans doute.

MARIE, avec un transport de joie.

A Nemours !

LOUIS, à part, en se levant.

C'est Nemours

MARIE

Que mon père attendri vous jugeait bien d'avance  
Lorsque d'un orphelin il protégea l'enfance !

LOUIS

Bon Commine ! en effet, c'est lui...

MARIE

Qui l'a sauvé.

En exil par ses soins Nemours fut élevé.

LOUIS

Excellent homme !

MARIE

Alors je l'aimai comme un frère  
D'un avenir plus doux je flattai sa misère.

LOUIS

Et Commine, pour toi, fier d'un tel avenir,  
Au sang des Armagnacs un jour voulait t'unir  
C'était d'un tendre père.

MARIE

O moment plein de charmes

Je vais donc lui parler, le voir, tarir ses larmes  
Partager son bonheur !

LOUIS

Tu ne le verras pas.

MARIE

Pourquoi ? si le hasard portait ici ses pas...

LOUIS

Le hasard ?

MARIE

Eh bien ! non ; je dois tout vous apprendre  
Sur un mot de sa main j'ai promis de l'attendre  
On soupçonne aisément quand on n'est pas heureux  
Surpris de mon absence et trompé dans ses vœux  
Que dira-t-il ?

LOUIS

J'y songe, et me fais conscience  
D'éveiller dans son cœur la moindre défiance  
Pauvre Nemours !... écoute : il se croit inconnu  
De le désabuser l'instant n'est pas venu.

Par d'importants motifs, qui nous font violence,  
Ton père, ainsi que moi, nous gardons le silence,  
En l'instruisant trop tôt, tu le perds pour jamais

MARIE

Je me tairai.

LOUIS

J'y compte, et tu me le promets  
Devant la Vierge sainte, objet de tes hommages,  
Qui bénit sur l'autel les heureux mariages.  
Tu m'entends : ne va pas t'oublier un moment,  
Elle me le dirait.

MARIE

Non ; j'en fais le serment.

LOUIS

C'est bien : Dieu l'a reçu.

(A part.)

Nemours !... pour qu'il expire  
Un mot de moi suffit ; un mot... dois-je le dire ?  
J'y vais penser. Tristan !

(A Marie.)

Je te laisse en ce lieu ;

(Il la baise sur le front.)

Mais la Vierge t'écoute. Adieu, ma fille, adieu !

## SCÈNE VIII

MARIE

Qu'il est doux, ce baiser, gage de sa clémence !  
Mais, hélas ! cette joie inespérée, immense,  
Qui m'attendrit, m'opresse et voudrait s'épancher,  
Elle inonde mon cœur, il faut la lui cacher.  
Je le dois ; en parlant je deviens sacrilège.  
Sainte mère de Dieu, dont le nom me protège,  
O vous dans mes chagrins mon céleste secours,  
Dans ma joie aujourd'hui venez à mon secours ;  
Rendez mes yeux muets et faites violence  
A l'aveu qui déjà sur mes lèvres s'élançait.  
Prêt à s'en échapper, qu'il meure avec ma voix.  
Je tremble, je souris et je pleure à la fois.  
Dieu ! que je suis heureuse ! il vient.

## SCÈNE IX

NEMOURS, MARIE

MARIE

Nemours !

NEMOURS

Marie,

Je vous retrouve enfin !

MARIE

Et dans votre patrie,

Sous ce beau ciel de France !

NEMOURS

Il m'a tant vu souffrir !

MARIE

Espérez !

NEMOURS

Près de vous me verra-t-il mourir ?

MARIE

Mourir ! ne craignez plus ; je sais, j'ai l'assurance  
Que... non, je ne sais rien ; cependant l'espérance  
Comme un songe à mes yeux sourit confusément  
Et d'un bonheur prochain j'ai le pressentiment

NEMOURS

Tendre sœur, pour mes maux toujours compatiss  
Mais plus belle !

MARIE

Est-il vrai ?

NEMOURS

Plus belle encore !

MARIE

Absente,

Vous me regrettiez donc, mon noble chevalier ?  
Car vous l'êtes toujours.

NEMOURS

Qui, moi, vous oublier !

Le puis-je ?

MARIE

Quand mes mains cueillaient dans la rosée  
L'offrande qu'à l'autel tantôt j'ai déposée,  
La fleur que feuille à feuille interrogeaient mes  
M'a dit que vous m'aimiez, Nemours, et je la crois

[doigts]

NEMOURS

Emu par vos discours, je me comprends à peine ;  
Ce sentiment profond suspend jusqu'à ma haine.

MARIE

Pourquoi hair, Nemours ? il est si doux d'aimer !

NEMOURS

Pourquoi, grand Dieu !

MARIE

Celui que vous allez nommer,

Peut-être à la pitié n'est pas inaccessible ;

Demain, dès ce jour même...

NEMOURS

Eh bien ?

MARIE

Tout est possible ;

Heureuse, je crois tout. Je ne puis rien prévoir ;

Rien sentir, rien penser, sans m'enivrer d'espoir ;

Et, soit que Dieu m'éclaire, ou que l'amour m'ins-  
[pire.

Je n'ai que du bonheur, Nemours, à vous prédire.

NEMOURS

Hélas !

MARIE

Vous souvient-il, ami, de ce beau jour

Où votre aveu m'apprit que vous m'aimiez d'amour ?

C'était le soir.

NEMOURS

Au pied d'une croix solitaire.

MARIE

Mes yeux baissés compaient les grains de mon  
Et j'écoutais pourtant. [rosaire,

NEMOURS

Sur le bord du chemin,

Un vieillard qui pleurait vint nous tendre la main.

MARIE

Il reçut notre aumône, et sa voix attendrie

Me dit que... je serais...

NEMOURS

Ma compagne chérie,

Ma femme.

MARIE

Il s'en souvient !

NEMOURS

Ces biens que j'ai perdus,  
J'espérais que pour vous ils me seraient rendus.  
Je reviens ; mais l'exil est toujours mon partage.  
Des biens, je n'en ai plus, et dans mon héritage,  
Sous le toit paternel, par la force envahis,  
Je suis un étranger comme dans mon pays.

MARIE

Votre exil peut finir.

NEMOURS

En traversant la France,  
Je visitai ces murs, berceau de mon enfance ;  
Morne et le cœur navré, j'entendis les roseaux  
Murmurer tristement au pied de leurs créneaux.  
Que de fois, à ce bruit, j'ai rêvé sous les hêtres,  
Dont l'antique avenue ombragea mes ancêtres !  
Le fer les a détruits, ces témoins de mes jeux ;  
Mon vieux manoir désert tombe et périt comme eux.  
L'herbe croît dans ses cours ; les ronces et le lierre  
Ferment aux pèlerins sa porte hospitalière.  
Le portrait de mon père, arraché du lambris,  
Était là, dans un coin, gisant sur des débris.  
Pas un des serviteurs dont il reçut l'hommage,  
Et qui heurtent du pied sa vénérable image,  
N'a de l'ancien seigneur reconnu l'héritier,  
Hors le chien du logis, couché sous le foyer  
Qui, regardant son maître avec un air de fête,  
Pour me lécher les mains a relevé la tête.

MARIE

Pourtant, si ce vieillard, par nos dons assisté,  
Avait en nous parlant prédit la vérité ;  
Si vous deviez un jour, dans votre ancien domaine,  
Voir vos nombreux vassaux bénir leur châtelaine,  
Baiser son voile blanc, se partager entre eux  
Le bouquet nuptial tombé de ses cheveux ;  
Si tous deux à genoux, là, dans cette chapelle,  
Nous devons être unis par la Vierge immortelle !

NEMOURS

O mon unique amie, ô vous que je revois,  
Que peut-être j'entends pour la dernière fois,  
Nous unis !... Sous ces nefs puisse ma fiancée  
Ne pas suivre en pleurant ma dépouille glacée !

Une voix, dont mon cœur reconnaît les accents,  
M'annonce mon destin : c'est la mort, je le sens !  
Oui, je mourrai : je dois reposer, avant l'âge,  
Dans le funèbre enclos voisin de ce village.

MARIE

Que dites-vous ?

NEMOURS

Heureux, si, debout sur le seuil,  
Un prêtre n'y vient pas arrêter mon cercueil,  
Et, comme à l'assassin banni de cette enceinte,  
Ne m'y refuse pas et la terre et l'eau sainte !

MARIE

A vous, Nemours, à vous ! jamais ce ciel natal,  
Jamais ce doux pays ne vous sera fatal.  
Apprenez que vos droits, vos biens... Vierge divine,  
Pardonnez, je me tais. Moi causer sa ruine,  
Moi qui mourrais pour lui

NEMOURS

Marie, expliquez-vous ;

Parlez.

MARIE

Je ne le puis : non, non, séparons-nous.  
Par pitié pour vous-même il faut que je vous quitte.  
Ami, laissez-moi fuir : le trouble qui m'agite  
Peut m'arracher un mot à ma bouche interdit ;  
Espérez, espérez !... On vient.

(*Se retournant vers la chapelle.*)

Je n'ai rien dit.

## SCÈNE X

LOUIS, NEMOURS, FRANÇOIS DE PAULE,  
OLIVIER, TRISTAN, LE CARDINAL D'AL-  
BY, DAMMARTIN, PRÊTRES, CHEVALIERS.  
FRANÇAIS ET BOURGUIGNONS.

NEMOURS, *sur le devant de la scène.*

Comme on croit aisément au bonheur qu'on désire !  
Mais que son cœur s'abuse !  
LOUIS, *qui tient à la main le papier que Nemours lui a remis.*

Ici la haine expire :

Un roi devient clément, mon père, à vos genoux  
 Et sous la croix du Dieu qui s'immola pour nous  
 Quel pardon peut coûter après son sacrifice !  
 Le comte de Réthel m'a demandé justice ;  
 Bien que de son message il se soit acquitté  
 Moins en sujet soumis qu'en vassal révolté,  
 Je préfère mon peuple au soin de ma vengeance.  
 J'approuve, j'ai signé ce traité d'alliance,  
 Et je vous le remets pour qu'il soit plus sacré  
 Au sortir de vos mains où nous l'aurons juré.  
 FRANÇOIS DE PAULE, *sur les degrés de la chapelle  
 entre deux prêtres dont l'un tient une châsse d'argent,  
 l'autre une croix.*

O mon fils, je suis simple et j'ai peu de lumières  
 Je vis loin des palais ; mais souvent les chaumières  
 M'apprennent par leur deuil que le plus beau succès  
 Rapporte moins aux rois qu'il ne coûte aux sujets  
 Dieu l'inspire, celui qui, dépouillé de haine,  
 Rapproche les enfants de la famille humaine  
 Ne veut voir qu'un lien dans son pouvoir sur eux  
 Et dans l'humanité qu'un peuple à rendre heureux  
 Rois, c'est votre devoir, et prêtres, nous le sommes  
 Non pas pour diviser, mais pour unir les hommes  
 Par le double serment que mes mains vont bénir  
 De la bouche et du cœur venez donc vous unir  
 Des pactes d'ici-bas les arbitres suprêmes  
 En trahissant leur foi se trahissent eux-mêmes  
 Et dans le livre ouvert au jour du jugement  
 Ils liront leur parjure écrit sous le serment.

NEMOURS

Le ciel qui voit mon cœur comprendra mon langage  
 Je parle au nom d'un autre et c'est lui qui s'engage  
 Se tient pour satisfait dans son honneur blessé  
 Et devant l'Éternel jure l'oubli du passé.

LOUIS

Le comte de Réthel pouvait sans se commettre  
 Prononcer le serment qu'il se borne à transmettre  
 Je le reçois pourtant, et j'engage ma foi  
 A Charles de Bourgogne, ici présent pour moi  
 C'est de lui que j'entends oublier toute injure,  
 Et devant l'Éternel c'est à lui que je jure...

## SCÈNE XI

NEMOURS, FRANÇOIS DE PAULE, LOUIS,  
 LE DAUPHIN, LE CARDINAL, DUNOIS,  
 TORCY.

LE DAUPHIN, *s'élançant vers le roi.*

Mon père !

LOUIS

Eh quoi ! sans ordre !

LE DAUPHIN

Un message important...

Pardonnez ! mais la joie... il arrive à l'instant :  
 Charles, votre ennemi...

LOUIS

Mon ennemi ! Qu'entends-je ?

Qui, lui, mon allié mon frère !

LE DAUPHIN

Dieu vous venge :

Il est vaincu.

LOUIS

Comment ?

LE DAUPHIN

Vaincu devant Nancy.

NEMOURS

Charles !

LOUIS

En êtes-vous sûr ?

LE DAUPHIN

Les seigneurs de Torcy,

De Dunois et de Lude en ont eu la nouvelle.  
 Un de ses lieutenants a trahi sa querelle,  
 Il a causé sa perte.

LOUIS

Ah ! le lâche !

NEMOURS

Faux bruit,

Qu'un triomphe éclatant aura bientôt détruit !  
 Le duc Charles...

LE DAUPHIN

Il est mort.

LOUIS

La preuve ?

LE DAUPHIN, *lui remettant des dépêches.*

Lisez, sire :

La voici.

NEMOURS

Vaincu, mort ! non : quoi qu'on puisse écrire,  
Moi, comte de Réthel, au péril de mes jours,  
Je maintiens que c'est faux !

LOUIS

C'est vrai, duc de Nemours.

LE DAUPHIN

Nemours !

NEMOURS

Je suis connu.

LOUIS

C'est aussi vrai, parjure.

Qu'il l'est qu'envers ton Dieu coupable d'imposture,  
Coupable envers ton roi de haute trahison,  
Tu mentais à tous deux par ton titre et ton nom.  
Le ciel dans sa justice a trompé ton attente.  
Qu'on s'assure de lui.

NEMOURS, *tirant son épée.*

Malheur à qui le tente !

*(Aux chevaliers de sa suite.)*

Qu'on l'ose ! A moi, Bourgogne !

LOUIS

A moi, France !

FRANÇOIS DE PAULE, *saisissant la croix dans les  
mains d'un prêtre et s'élançant entre les deux partis.*

Arrêtez.

Au nom de Dieu sauveur à qui vous insultez !  
NEMOURS, *baissant son épée comme les autres che-  
valiers, qui s'inclinent et restent immobiles.*

Ma fureur m'égarait, et ces preux que j'expose,  
Vaincus sans me sauver, périraient pour ma cause.  
*(A sa suite.)*

Arrière, chevaliers ! si Charle est triomphant,  
La terreur de son nom mieux que vous me défend ;  
S'il n'est plus, mourant seul, je mourrai sans me

[plaindre.

Pour venir jusqu'à toi, comme toi j'ai dû feindre ;  
Je l'ai dû : je l'ai fait. Quel que fût mon dessein,  
J'en rendrai compte à Dieu qui l'a mis dans mon

[sein.

Jette encore une proie aux bourreaux de mon père !  
Il te manque un plaisir : je n'ai ni fils, ni frère,  
Je n'ai pas un ami que tu puisses forcer  
À recevoir vivant mon sang qu'ils vont verser.  
LOUIS, *faisant signe à Tristan d'emmener Nemours.*  
Aujourd'hui, grand prévôt, son procès, sa sentence ;  
Demain le reste.

*(Nemours, entouré de gardes, sort avec Tristan ; les  
chevaliers bourguignons le suivent.)*

## SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, *excepté NEMOURS et TRIS-  
TAN.*

FRANÇOIS DE PAULE

O roi ! j'implore ta clémence.

LOUIS, *vivement.*

Oui, pour sauver son âme, allez, suivez ses pas.

FRANÇOIS DE PAULE

Et la vôtre, mon fils, n'y penserez-vous pas ?

*(Il sort.)*

## SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, *excepté FRANÇOIS DE PAULE.*

LOUIS, *regarde sortir François de Paule, puis avec un  
transport de joie, mais à voix basse.*

Montjoie et Saint-Denis ! Dunois, à nous les chances !  
Sur Péronne, au galop, cours avec six cents lances.

En Bourgogne, Torcy ! Que le pays d'Artois,  
Par ton fait, Baudricourt, soit France avant un

[mois.

A cheval, Dammartin ! main basse sur la Flandre !  
Guerre au brave ; un pont d'or à qui voudra se

*(Au cardinal d'Alby.)* [vendre.

Dans la nuit, cardinal, deux messages d'état :  
Avec six mille écus, une lettre au légat ;

Une autre, avec vingt mille, au pontife en personne,  
*(Aux chevaliers.)*

Vous, prenez l'héritage avant qu'il me le donne !



En consacrant mes droits, il fera son devoir ;  
Mais prenons ; ce qu'on tient, on est sûr de l'avoir.  
La dépouille à nous tous, chevaliers ; en campagne !  
Et, par la Pâque-Dieu, des fiefs pour qui les gagne !  
(*Haut et se tournant vers l'assemblée.*)

En brave qu'il était, le noble duc est mort,  
Messieurs ; ce fut hasard, quand on nous vit d'ac-  
[cord.

Il m'a voulu du mal, et m'a fait à Péronne,  
Passer trois de ces nuits qu'avec peine on pardonne ;  
Mais tout ressentiment s'éteint sur un cercueil :  
Il était mon cousin ; la cour prendra le deuil.

### ACTE QUATRIÈME

La chambre à coucher du roi ; deux portes latérales ; un prie-dieu, et, au-dessus, une croix suspendue contre la muraille. Une fenêtre grillée ; des rideaux à demi-fermés qui cachent un lit placé dans un enfoncement. Une cheminée et du feu.

#### SCÈNE I

NEMOURS, COITIER.

COITIER

Entrez, j'avais besoin d'épancher ma tendresse :  
Qu'enfin sur sa poitrine un vieil ami vous presse !

NEMOURS

Bon Coitier !

COITIER

De trois fils lui seul est donc resté ;  
Lui, l'enfant de mon cœur qu'au berceau j'ai porté,  
Que mes bras ont reçu des flancs qui l'ont fait  
[naître !

Oui, voilà bien les traits, le regard de mon maître !

NEMOURS

Je lui ressemble en tout ; Coitier, j'aurai son sort.

COITIER

Par le ciel tu vivras !... Excusez ce transport :  
D'un ancien serviteur, j'ai l'âme et le langage,  
Monseigneur.

NEMOURS, *lui serrant la main.*

Digne ami !

COITIER

Ne perdez pas courage,

NEMOURS, *promenant ses regards autour de lui.*  
Des verrous, des barreaux, encore une prison.

COITIER

C'est la chambre du roi.

NEMOURS

Quoi ! ce triste donjon !

COITIER

Voyez : un crucifix, un missel, des reliques,  
Qu'ont usés dans ses mains ses baisers frénétiques ;  
(*Lui montrant un poignard.*)

Une arme qu'il veut voir et qu'il n'ose toucher ;  
Des rideaux où la peur vient encor le chercher.  
Sous leurs plis redoublés en vain il se retire,  
Le remords l'y poursuit, un bras hideux les tire,  
S'applique sur son cœur, et ce lit douloureux,  
Nemours, est le vengeur de bien des malheureux.  
Il doit vous voir ici.

NEMOURS

Qu'entends-je ?

COITIER

Avant une heure,

Il nous y rejoindra.

NEMOURS

Comment seul ?

COITIER

Que je meure,

S'il n'amène avec lui, pour veiller sur ses jours,  
La meute d'Écossais qu'en laisse il tient toujours ;  
Il pouvait cependant s'épargner les alarmes ;  
Tristan n'était pas homme à vous laisser des armes.  
Comme il suivait de l'œil vos moindres mouvements  
Quand ses doigts exercés touchaient vos vêtements !  
Comme il lisait du roi l'ordre et la signature !  
Il est géôlier dans l'âme et bourreau par nature.

NEMOURS

L'infâme !

COITIER

Quel courroux dans son regard altier,  
Lorsqu'il vit avec moi sortir son prisonnier !